This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LE CONTEUR,

OU

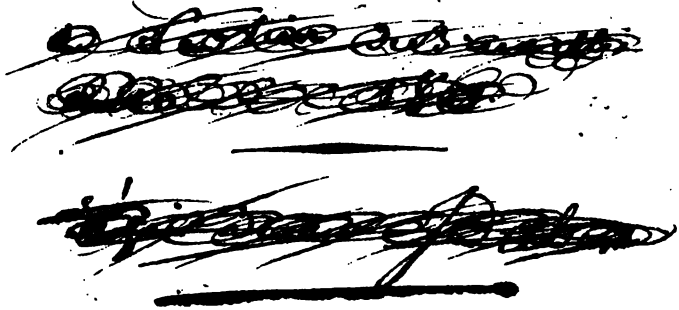
LES DEUX POSTES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN PROSE;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la République, le 22 fructidor an II.

PAR L. B. PICARD.



A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN NEUVIÈME. — 1800.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUFLOS, vieux militaire, aveugle,	*Le cit. Grandmesni*
Madame BERTRAND, sa sœur,	*La cit. Giverne.*
ANGÉLIQUE, sa fille,	*La cit. Després.*
MERCOUR, amant d'Angélique,	*Le cit. Dunant.*
FLORVEL, prétendu d'Angélique,	*Le cit. Raimond.*
DUPRÉ, valet de Duflos, attaché à Mercour,	*Le cit. Baptiste, cadet*
JACQUINET, autre valet de Duflos, qui lui sert de guide,	*Le cit. Bouvard.*
GEORGE, valet de Florvel,	*Le cit. Boucher.*
Jacques SPLIN, voyageur,	*Le cit. la Rochelle.*
Jenny SPLIN, sa femme,	*La cit. Joly.*
CHAMPAGNE, valet et courier de Jacques Splin,	*Le cit. Fusil.*
M. LEBLANC, maître de poste et auberge,	*Le cit. Després.*
Madame LEBLANC, sa femme,	*La cit. Candeille.*
SUZANNE, servante d'auberge de la seconde poste,	*La cit. Desbrosses.*

PQ
2381
P5
C76
1800

Drama. Fd. Com. Dépôt
4-26-32

LE CONTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe au château de M. Duflos.

SCÈNE PREMIERE.

MERCOUR, DUPRÉ, JACQUINET.

MERCOUR, *déguisé en vieillard, avec une fausse jambe de bois, se jetant dans un fauteuil, et imitant l'accent gascon.*

Ouf! il étoit tems d'arriver, la jambe qui me reste commençoit à se fatiguer. Eh bien, mon ami Duflos, où est-il donc?

JACQUINET.

Il ne sauroit aller loin sans moi: je lui sers de guide. Il est dans le jardin, sans doute, à causer avec Nicolas.

MERCOUR.

Oui, à lui raconter quelques-unes de ses campagnes, n'est-ce pas?

JACQUINET.

Il paroît que monsieur le connoît.

MERCOUR.

Parbleu? ce fut à la bataille, où il perdit ses deux yeux, que je perdis ma jambe droite.

JACQUINET.

Voulez-vous que je l'aille avertir?

MERCOUR.

Quand il aura fini. Vous lui direz que son vieux camarade Ducastel, passant devant son château, lui demande l'hospitalité, pour cette nuit.

JACQUINET.

M. Ducastel !.. Ce petit sous-lieutenant qui faisoit tourner la tête à toutes les filles de la garnison !

MERCOUR.

Mais j'étois assez joli garçon pour cela. Qui vous a si bien instruit de mes fredaines ?

JACQUINET.

C'est monsieur, il n'a qu'une passion, c'est celle de conter; croiriez vous qu'il ne me laisse pas dormir une seule nuit entière à force de parler. Aussi cela fait que je baille et que je dors toute la journée. (*Il baille.*) Allez, s'il manque d'yeux, il ne manque pas de langue. Au surplus, il sera enchanté de vous embrasser.

SCENE II.

MERCOUR, DUPRÉ.

MERCOUR.

Est-il parti ?

DUPRÉ.

Oui, monsieur.

MERCOUR *se levant avec vivacité et se découvrant la figure.*

Profitons du moment qu'il nous laisse, mon cher Dupré.

DUPRÉ, *reculant d'étonnement.*

C'est vous, M. Mercour !

MERCOUR.

As-tu fait ce que je t'ai recommandé ?

DUPRÉ.

Je me suis présenté ici, il y a huit jours, comme un domestique sans condition. On m'a pris sur ma bonne mine. Ils vous croient tous à Paris pour plus d'un mois; et personne ne soupçonne notre intelligence.... Mais le diable ne vous reconnoîtroit pas dans un tel équipage. Que venez-vous faire ici ?

MERCOUR.

Je ne sais encor. Mon rival arrive cette nuit. On va sacrifier Angélique. J'ai mille gages de son amour : ses lettres, son portrait qu'elle me donna au moment où sa cruelle tante m'interdit pour jamais l'entrée de cette maison. Ma mère lui offre chez elle une retraite favorable : je puis compter sur toi, tu auras soin de tenir ma chaise prête toute la nuit; et si je trouve un moment...

DUPRÉ.

Vous n'en trouverez point.

MERCOUR.

Si je pouvois au moins désabuser madame Bertrand, sur ce Florvel qu'elle veut donner pour époux à sa nièce, un fat qui se croit aimé de toutes les femmes, et dont tout le monde se moque. Un ami vient de me mander sa dernière équipée. Monsieur s'imagine avoir tourné la tête à milady Splin: le mari le surprend, la nuit, dans la maison, ils se battent, le pied manque à Florvel; milord croit l'avoir tué, et.....

DUPRÉ.

Chut! J'entends M. Duflos.

MERCOUR.

Je vole au-devant de lui.

DUPRÉ.

N'oubliez pas que vous n'avez qu'une jambe.

SCENE III.

JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR.

DUFLOS.

Conduisez-moi dans ses bras.

MERCOUR.

Mon cher Duflos!

DUFLOS.

Mon cher Ducastel?

MERCOUR.

J'ai donc le plaisir de te revoir, après vingt ans?

DUFLOS.

Il faisoit chaud à notre dernière entrevue !

MERCOUR.

Nous sommes payés pour nous en souvenir.

DUFLOS.

Oui, ta jambe et mes yeux nous empêcheront d'oublier cette fameuse bataille. Cela grave un évènement dans la mémoire. Moi, je m'en souviens encore comme si c'étoit hier. Demande à Jacquinet : je lui conte quelquefois....

MERCOUR.

Tu contes donc toujours ?

DUFLOS.

Plus que jamais, mon ami. A mon âge, on n'est guères bon qu'à cela... Mais, à propos, à quel heureux hasard dois-je ton arrivée dans mon château ?

MERCOUR.

Hélas ! mon cher, c'est l'amour qui me fait courir les champs.

DUFLOS.

L'amour ! l'âge ne t'a donc pas corrigé ?

MERCOUR.

Si fait ; car c'est pour épouser cette fois. Que veux-tu ? J'ai cinquante-six ans, et une jambe de bois : il faut bien faire une fin. Je vais chercher ma prétendue, qui demeure à dix lieues de ce château, et je n'ai pu résister, en passant si près de toi, au desir de savoir si tu étois mort ou vivant.

DUFLOS.

Je ne suis pas encore mort, comme tu vois : mais à propos de mariage, je me suis marié aussi moi. Ma femme étoit charmante, à ce qu'on m'a dit pourtant ; car je ne l'ai jamais vue, grace aux fruits de la guerre. Elle m'a laissé une fille, une fille adorable, à ce qu'on dit encor : c'est un chef-d'œuvre que j'ai fait sans y voir, et que malheureusement je ne verrai jamais. Toute sa beauté pour moi consiste dans un son de voix enchanteur ; et ses chansons me délassent, quand je suis fatigué de conter. Je la marie. Elle ne manque pas de soupirans : elle en avoit même un... Il faut que je te conte cela.

MERCOUR, *à part.*

Fort bien, le voilà qui va me raconter mon histoire !

DUFLOS.

Un certain Mercour...

MERCOUR.

Mercour! Qu'est-ce que c'est ça?

DUFLOS.

C'est le fils d'un bourgeois qui demeure à douze lieues d'ici. Ce Mercour faisoit la cour à ma fille de fort près; et ma fille ne le voyoit pas d'un œil indifférent; mais, Dieu merci, madame Bertrand, ma sœur, est venue s'établir ici; et bien fin qui la trompera. Elle ne quitte Angélique que pour lire la gazette; car elle a la manie de la politique, et prétend savoir les secrets d'état, comme elle sait ceux de ma fille.

MERCOUR.

Ce Mercour ne te convenoit donc pas?

DUFLOS.

Si fait vraiment: c'est un jeune homme charmant, plein d'esprit, de sentimens. On le dit fort joliment tourné. Il s'étoit logé dans le village voisin. Il venoit ici tous les soirs; il avoit mille attentions pour moi: il écoutoit tous mes récits; il ne m'interrompoit jamais.

MERCOUR.

Il t'écoutoit, et ne t'interrompoit pas! voilà le gendre qu'il te faut.

DUFLOS.

Je le croirois assez; mais ma sœur!... Parce que toute sa fortune doit retourner à ma fille, elle croit pouvoir en disposer à son gré. Elle l'avoit promise d'avance au fils d'un riche banquier de Paris, que je ne connois pas. Moi, j'aime la paix; ma sœur a crié bien haut: j'ai fait tout ce qu'elle a voulu.

MERCOUR.

Ce malheureux jeune homme, il a dû bien souffrir!

DUFLOS.

Eh! ma fille donc! elle passe toute la journée à se désoler; et si sa tante la quittoit d'un pas, je ne doute pas qu'elle ne fît quelque folie. Voilà pourquoi il faut brusquer le mariage.

MERCOUR.

Ainsi, tu vas sacrifier ta fille!

DUFLOS.

Bah! bah! Sacrifier, sacrifier! les grands mots! tu raisonnes toujours en jeune homme; moi, je parle en père de famille. Voyons, conte-moi donc ton histoire, à son tour. Moi, j'aime presqu'autant écouter, que de conter.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR.

MERCOUR.

Tout-à-l'heure... Un moment... Mais n'est-ce pas ta fille qui vient à nous? Comment diable!... Il est difficile d'être plus jolie.

DUFLOS.

C'est ce que tout le monde me dit.

ANGÉLIQUE.

Dupré m'a dit que vous me demandiez, mon père.

MERCOUR, *à part.*

Oh! l'aimable garçon que ce Dupré!

DUFLOS.

Dupré ne sait ce qu'il dit: cependant, il n'y a pas de mal, et je suis toujours enchanté de t'avoir à mes côtés; mais comment ta tante a-t-elle fait pour te quitter un seul moment?

ANGÉLIQUE.

Dupré est venu lui apporter une gazette étrangère, et elle s'est enfermée pour la lire.

MERCOUR.

Profitons du moment où elle s'occupe des affaires étrangères, pour avancer les nôtres.

DUFLOS.

Ma chère enfant, c'est M. Ducastel, mon ancien camarade; il te trouve charmante. Je n'ai pu lui vanter de science certaine, que les agrémens de ta voix; et tu lui prouveras, j'espère, que je n'ai pas menti... (*A Mercour.*) Mais il faut auparavant que tu nous racontes tes amours; la présence de ma fille ne te gêne point, n'est-ce pas?

MERCOUR.

MERCOUR.

Au contraire, je serai enchanté que mademoiselle soit de la confidence.

DUFLOS.

De quoi diable t'avises-tu, de devenir amoureux, à cinquante-six ans, avec une jambe de bois!

MERCOUR.

Tu t'es bien mariée, quoiqu'aveugle, toi qui parles!

DUFLOS.

C'est bien différent. C'est un trésor pour une femme, qu'un mari aveugle; mais toi, quelle est la malheureuse qui peut vouloir de toi, tu as deux yeux de trop, et une jambe de moins.

MERCOUR.

C'est une jeune brune, toute charmante.

DUFLOS.

Allons donc, tu te moques de moi.

MERCOUR.

Je me moque de toi! tiens, regarde son portrait.

DUFLOS.

Et qu'elle soit brune ou blonde, c'est la même chose pour moi; un aveugle peut-il juger des couleurs!

MERCOUR.

Ah! pardon, j'oublioisPrenons mademoiselle pour juge.

DUFLOS, *passant son portrait à Angélique.*

Volontiers. Tiens, regarde mon Angélique.

ANGÉLIQUE, *reconnoissant le portrait.*

Ah!

DUFLOS.

Qu'est-ce que c'est donc?

ANGÉLIQUE, *toute troublée, et reconnoissant Mercour.*

C'est.... le portrait... que j'ai manqué de laisser tomber.

DUFLOS.

Il faut prendre garde à ce que l'on fait, ma fille.

MERCOUR.

Vous êtes bien jolie, mademoiselle; mais convenez que ce portrait vous vaut bien.

ANGÉLIQUE.

Si j'avois épuisé tous les moyens imaginables pour fléchir mes parens, si je n'avois plus d'autre ressource, et si le jeune homme... je veux dire l'homme de cinquante-six ans, m'avoit donné des preuves de son amour, et de la pureté de ses intentions....

MERCOUR, *fort vivement.*

Je vous entends. Que je suis heureux!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il va se trahir... (*Haut.*) Mon père, ne m'avez-vous pas dit de chanter?

DUFLOS.

Oui. Ah! écoute, Ducastel.

ANGÉLIQUE, *chantant.*

Ce n'est pas tout d'être fidèle,
Jeune amant, soit encor prudent;
(*Montrant des yeux, Jacquinet.*)
Et quand Argus fait sentinelle,
A ses yeux sois indifférent. (*bis.*)
L'amour heureux, dans son ivresse.
Est toujours prêt à se trahir. (*bis.*)
Jeune amant, près de ta maitresse,
Crains jusqu'au plus léger soupir. (*bis.*)

DUFLOS, *à Mercour.*

Entends-tu?

MERCOUR.

Fort bien!

DUFLOS.

Ah! n'est-ce pas ma sœur?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BERTRAND, DUPRÉ.

Mad. BERTRAND.

VOILA des nouvelles auxquelles je m'étois attendue: la cour Ottomane a déclaré la guerre à la Russie.

DUPRÉ, *à Mercour.*

Elle ne s'est pas aperçue que je lui ai remis une gazette l'année dernière.

DUFLOS.

Ma sœur, c'est M. Ducastel qui passe devant mon c teau, et me prie de vouloir bien lui donner asile pour ce nuit.

Mad. BERTRAND.

Soyez le bien arrivé, monsieur; on ne vous auroit nommé, que je vous aurois reconnu. Voilà bien comme t les récits de M. Duflos vous avoient dépeint.

DUFLOS.

Oh! il doit être un peu vieilli, depuis vingt ans que je l'ai vu.

Mad. BERTRAND.

Sans doute. Qu'est-ce que vous faites ici, Dupré? Voic nuit; donnez-nous la lumière, et fermez les volets.

DUPRÉ.

Oui, madame.

MERCOUR, *bas à Dupré.*

Tiens-toi prêt à partir, elle consent à tout.

DUPRÉ, *bas à Mercour.*

Bon.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, Mad. BERTRAND, DUFLO MERCOUR, JACQUINET, DUPRÉ.

Mad. BERTRAND.

Et vous, Jacquinet, allez fermer la grande porte, apportez-moi les clefs.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HORS JACQUINET ET DUPRÉ.

Mad. BERTRAND.

M. de Florvel ne peut pas tarder; mais il sonnera. Il ne faut pas laisser les portes ouvertes, l'hiver, dans un château isolé, au milieu d'une forêt infestée de voleurs; on ne sait ce qui peut arriver.

MERCOUR.

On dit, en effet, qu'il y a beaucoup de brigands dans le bois qui entoure ce château.

DUFLOS.

Ils sont plus de cent, mon cher, répandus à plus de six lieues à la ronde. Il ne se passe pas de jour qu'on n'entende parler de quelque malheur.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET, DUPRÉ.

(*Jacquinet apporte les clefs, et Dupré de la lumière.*)

Mad. BERTRAND.

C'est bon. Des sièges... (*On donne des sièges.*) Asseyez-vous, mademoiselle, et travaillez.

DUPRÉ.

Monsieur, puisque M. de Florvel n'est pas encore arrivé, racontez-nous, comme à l'ordinaire, pour charmer les ennuis de la veillée, une de ces histoires que vous contez si bien.

JACQUINET.

Ah! oui, monsieur, une histoire?

DUFLOS.

Volontiers, mes enfans.

Mad. BERTRAND.

Allons, voilà mon frère avec ses éternelles histoires.

DUFLOS.

Eh! mais que diable, ma sœur, je vous laisse faire tc ce que vous voulez, laissez-moi faire aussi ce que je veux mon côté. Ducastel, d'ailleurs, ne connoît pas l'histoire q je vais raconter.

MERCOUR.

Je serai ravi de l'entendre.

DUFLOS.

Et vous aussi, ma sœur, j'en suis sûr.

Mad. BERTRAND.

Allons, allons, parlez, M. Duflos, puisque vous ne pouv vivre sans parler.

DUFLOS.

Asseyez-vous tous, et écoutez. C'étoit à-peu-près ve l'an sept cent quarante-quatre. Mon père habitoit ce châtea et moi, j'y venois passer mes quartiers d'hiver. Le hazard r fit rencontrer une jeune paysanne, d'une beauté !... il r semble la voir encore; de beaux yeux! Je n'en ai jamais bien senti le prix que depuis que je n'ai plus les miens. U taille élégante, un teint superbe, et des manières cha mantes.

Mad. BERTRAND.

Au fait, mon frère, vous me faites bailler avec vos pc traits.

(*Madame Bertrand baille; Jacquinet s'assoupit. Jeu muet Mercour, d'Angélique et Dupré.*)

DUFLOS.

Comme de mon côté, j'étois un assez joli garçon, je déplus pas à la belle. Un certain jour, vers le commencem du printems, la veille de mon départ pour l'armée...

Mad. BERTRAND, *à moitié endormie.*

Quoi, mon frère, vous n'en êtes encore qu'à votre dépa hélas! vous n'êtes pas près d'en revenir?

(*Angélique fait un geste pour joindre Mercourt. Madame B trand la saisit par le bras et s'endort tout-à-fait, en la ter toujours par le bras.*)

DUFLOS.

Un moment donc! je m'étois égaré avec elle dans la forêt. Ah! que ne puis-je m'égarer de même aujourd'hui ? elle pleuroit, et moi, je la consolois de mon mieux. Trois hommes sortent d'un buisson voisin et fondent sur nous, le pistolet à la main.

DUPRÉ.

Trois brigands, je parie ? Voyageurs à dévaliser, tendrons à croquer, tout leur est bon. Prenez tout ce que vous pouvez prendre; voilà nos principes, disent-ils. (*En disant cela il s'approche de madame Bertrand, et lui enlève les clefs de la maison qu'elle portoit à sa ceinture.*) Eh mais, monsieur, qu'allez-vous devenir! leurs pistolets me font trembler.

DUFLOS.

Tu vas voir, tu vas voir, Dupré. On est bien fort quand on a sa maîtresse à sauver.

MERCOUR *en tirant légèrement le bras d'Angélique des mains de madame Bertrand, et mettant à la place celui de Jacquinet.*

Oh! oui, l'amour vous donne alors une force, une adresse, une témérité dont on ne seroit pas capable en toute autre occasion.

DUFLOS.

Je n'avois que mon épée ; je la tire; j'adosse ma jeune paysanne contre un chêne, que mon bonheur me fait rencontrer : je me mets devant elle, et j'attends le feu des ennemis. Clic, un pistolet manque ; zeste, je détourne le second avec mon épée ; pan, le troisième m'enlève une boucle de cheveux : et les brigands n'ont plus sur moi que l'avantage du nombre. Je les vois se consulter entre eux : les lâches ne savent s'ils doivent continuer le combat ou prendre la fuite. Je ne leur laisse pas le tems de respirer ; je tombe sur eux comme la foudre.

MERCOUR.

Ils prennent la fuite, sans doute : c'est ce qu'on a de mieux à faire en pareille circonstance.

DUPRÉ.

Sans doute; fuyez, fuyez : craignez le courroux du terrible Duflos.

(*Pantomime d'Angélique qui résiste aux instances que lui font Mercour et Dupré pour l'emmener.*)

DUFLOS.

Oui, vraiment, ils prennent la fuite : les voilà partis.

(*Dupré et Mercour entraînent Angélique presque malgré elle.*)

SCENE IX.

MAD. BERTRAND, DUFLOS, JACQUINET.

DUFLOS.

Les poursuivrai-je ? non, je reviens à ma bergère. Je la trouve évanouie. Une source d'eau vive la rappelle à la vie. Je sèche ses larmes ; et le lendemain je pars pour l'armée. Laissons là mes exploits pendant la campagne ; je vous les ai souvent racontés. C'est que, dès ce tems-là même, j'étois versé dans l'art de raconter les batailles. Mon général me chargeoit toujours de sa correspondance avec le ministre. Demandez à Ducastel ; c'est pendant cette campagne que je fis sa connoissance... n'est-ce pas, mon ami ?.. Eh bien, réponds-moi donc.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FLORVEL, GEORGE.

GEORGE.

Allons, monsieur, entrons, puisque les portes sont ouvertes.

DUFLOS.

Qu'est-ce qui parle-là ?

FLORVEL.

Monsieur est sans doute M. Duflos ? je me nomme Florvel.

DUFLOS.

M. de Florvel ! ma sœur, ma fille, c'est M. de Florvel

Mad

Mad. BERTRAND *se réveillant.*

M. de Florvel ! (*A Jacquinet en le réveillant.*) Mademoiselle... Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

DUFLOS *prenant la main de Jacquinet.*

C'est ma fille, monsieur, que j'ai l'honneur de vous présenter.

JACQUINET.

Mais je ne suis pas votre fille, monsieur.

Mad BERTRAND.

Eh ! mais, où est donc ma nièce ? Angélique ? Angélique ! Dupré ! Dupré !... Eh M. Ducastel !.. Eh vous, monsieur, comment avez-vous fait pour entrer ?

FLORVEL.

Comment j'ai fait, madame ! je n'ai pas eu même la peine d'ouvrir les portes : je les ai trouvées toutes ouvertes.

Mad. BERTRAND.

Ouvertes ! ah ! grand dieu ! Où sont mes clefs ? On aura enlevé votre fille, M. Duflos.

DUFLOS.

Eh, qui ?

Mad. BERTRAND.

Eh, que sais-je, moi ! votre M. Ducastel, peut-être.

DUFLOS.

Cela ne se peut pas, c'est un homme d'honneur.

Mad. BERTRAND.

Oui, un homme d'honneur ! C'est peut-être le chef des voleurs de cette forêt.

DUFLOS.

Oui, le chef des voleurs a une jambe de bois peut-être. C'est un vieillard.

Mad. BERTRAND.

Est-ce que ces gens-là n'ont pas mille visages à leurs ordres !

FLORVEL.

Eh mais, nous avons rencontré une chaise de poste dans l'avenue.

Mad. BERTRAND.

C'est cela. L'infâme Dupré étoit de complot. Ah ! mon Dieu ! qu'auront-ils fait de ma pauvre nièce !

DUFLOS.

Eh mais aussi, ma sœur, pourquoi vous endormez-vous ?

Mad. BERTRAND.

Eh mais, mon frère, pourquoi nous faites-vous des contes à dormir de bout ?

DUFLOS.

Allons vîte, volons à leur poursuite.

Mad. BERTRAND.

Jacquinet, va mettre les chevaux à ma chaise.

DUFLOS.

Moi, je prends celle de M. Florvel.

(*Duflos et madame Bertrand sortent.*)

SCENE XI.

FLORVEL, GEORGE.

FLORVEL.

Eh mais, c'est tout-à-fait aimable ! On me fait quitter Paris, prendre congé d'une foule de femmes qui m'adorent, pour épouser une jeune personne toute charmante... J'arrive, et il faut prêter ma chaise pour courir après la belle, c'est très-désagréable.

(*Il sort avec George.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe à l'auberge de la première poste après le château de M. Duflos.

(Le théâtre représente une salle d'auberge.)

SCENE PREMIERE.

M. LEBLANC, Mad. LEBLANC.

Mad. LEBLANC.

Eh mais, M. Leblanc, vous vous faites toujours prier pour aller vous coucher ! Il est tard. D'ailleurs n'y a-t-il pas des postillons pour répondre aux voyageurs !

M. LEBLANC.

C'est ce qui vous trompe, Madame Leblanc : le dernier vient de partir tout-à-l'heure. Il ne me reste plus que quatre chevaux ; et il faudra que ce soit moi qui les mène, si on les demande.

Mad. LEBLANC.

Toi ! eh bien, nous y voilà encore ! Je t'aime de tout mon cœur, mon ami ; mais, si j'avois connu le fond du métier, je me serois bien gardée d'épouser un maître de poste. Il faut que je couche toute seule presque toutes les nuits... moi, j'ai peur.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

HOLA, oh! holà! ouvrez, ouvrez vîte. Bon soir, les voisins! Vous tenez en même tems l'auberge et la poste, n'est-ce pas?

M. LEBLANC.

Sans doute; et j'ai de bon vin et de bons chevaux.

CHAMPAGNE.

Eh bien, vîte à manger pour mon cheval, et à boire pour moi. (*On lui sert à boire dans le courant de cette scène.*)

Mad. LEBLANC.

Ce n'est donc pas un cheval de la poste que vous avez?

CHAMPAGNE.

Non vraiment. Mon maître vient jusqu'ici avec ses chevaux; mais il les aime trop pour les fatiguer; et puis, ventre à terre d'ici en Angleterre avec des chevaux de poste.

Mad. LEBLANC.

Ah, ah! eh, qu'allez-vous faire en Angleterre? Comment se nomme-t-il votre maître? est-il vieux? est-il jeune? est-il riche? est-il marié? est-il bel homme?

CHAMPAGNE.

Tout ce que je puis vous apprendre, c'est qu'il s'appelle milord Splin; il voyage avec une femme qu'il dit être la sienne: il m'a pris la veille de son départ pour courir la poste devant lui; il me paie bien; il m'a chargé de vous bien payer; il est pressé, il faudra le mener un train du diable; il faut un cheval pour moi, trois chevaux et un bon souper pour lui; car il n'a pas mangé de la journée, pour aller plus vîte; il m'a recommandé de l'attendre ici; mais, comme j'ai rempli tous ses ordres, je partirai sitôt que mon cheval sera prêt, attendu que je tombe de sommeil. (*Madame Leblanc sort pour faire préparer les chevaux et le souper.*)

M. LEBLANC.

Où voulez-vous dormir ?

CHAMPAGNE.

Sur le grand chemin, je m'abandonne à la foi de mon cheval, moi. N'est-il pas de la poste ? il me conduira bien, il a fait assez souvent le chemin pour le connoître.

M. LEBLANC.

Soyez tranquille, M. le courier. Milord Splin sera bientôt à la poste voisine : c'est moi qui le conduirai.

CHAMPAGNE.

Bon, dites-moi quel est ce vieux château qui a l'air d'une cathédrale, à deux lieues d'ici à-peu-près.

M. LEBLANC.

Il appartient à M. Duflos, qui y loge avec sa sœur, et sa fille. Quant à moi, je ne les connois pas ; je suis tout nouvellement établi dans le canton.

CHAMPAGNE.

Malpeste, c'est un joli établissement que vous avez là ; votre femme est tout-à-fait gentille, monsieur l'hôte. J'ai cru lire dans ses yeux qu'elle n'étoit pas trop contente que vous couriez la poste cette nuit sur la grande route.

M. LEBLANC.

Ah ! dame, il faut que le service public se fasse avant tout.

Mad. LEBLANC, *rentrant et faisant apporter le souper de milord Splin.*

Milord Splin peut arriver quand il voudra : ses chevaux et son souper sont prêts ; et vous, monsieur, vous pouvez partir ; votre cheval est à la porte.

CHAMPAGNE, *en vidant sa bouteille.*

Il ne faut pas le faire attendre ; encore un coup et je pars. Il faut vous payer vos chevaux et votre souper, n'est-ce pas ? puisque mon maître m'en a chargé (*Il paie.*) Tenez : êtes-vous content ? oui... Bon soir, madame, dormez tranquillement, en attendant votre mari, il ne tardera pas à vous réveiller ; car mon maître vous le renverra bien vîte, je vous en réponds. (*Il sort.*)

SCENE III.

M. LEBLANC, Madame LEBLANC.

M. LEBLANC.

Bonne nuit, monsieur le courier, ne faites pas de mauvais rêves sur votre cheval. Allons vite, mes bottes... Eh bien! qu'est-ce ? toujours de l'humeur, madame Leblanc ! ah ! il y a tant de femmes qui se réjouissent de voir partir leurs maris, que je dois te savoir gré de ton chagrin. On frappe... Ce sont nos gens, sans doute.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ, ANGÉLIQUE, MERCOUR, (*en jeune homme.*)

Mad. LEBLANC, *à Mercour.*

C'est monsieur qui a demandé des chevaux ?

MERCOUR.

Des chevaux.

Mad. LEBLANC.

Oui, milord. Votre courier sort d'ici : il nous a dit que vous étiez fort pressé. Il a, ma foi, bien fait d'arriver : ce sont les derniers chevaux qui nous restent.

DUPRÉ, *se mettant à baraguiner l'Anglais.*

Les derniers chevaux, très-bien. C'est mon maître qui a demandé les chevaux.

MERCOUR, *bas à Dupré.*

Eh ! mais, malheureux, ce n'est pas moi.

DUPRÉ, *à Mercour, bas.*

N'allez-vous pas faire le scrupuleux ?... Vous l'entendez, il ne reste plus de chevaux. (*Haut et baragouinant.*) Goddem, monsieur postillon, dépêchez, je vous conjure ; milord, il s'impatienté.

Mad. LEBLANC, *en servant le souper.*

Encore, milord prendra-t-il bien le tems de manger un morceau du souper qu'il a commandé.

DUPRÉ.

Qu'il a commandé ?... Ah ! oui... C'est le courier ; n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? C'est un garçon charmant que ce courier ; comme il fait bien ses commissions.

Mad. LEBLANC, *à Angélique.*

Asseyez-vous, madame.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas faim.

MERCOUR.

Ni moi.

DUPRÉ, *en s'asseyant.*

Non, eh bien, je mangerai pour trois.

Mad. LEBLANC.

Mais, milord, votre courier nous a dit que vous n'aviez rien pris d'aujourd'hui.

DUPRÉ, *en mangeant.*

Si fait vraiment, milord a pris tout ce qu'il vouloit prendre : et, quant à moi, je prené, comme vous voyez. La vérité, c'est que milord ne voulez jamais de nourriture, quand il voyage ; et qu'il n'a commandé le souper que par attention pour moi, qui suis son intendant, son premier secrétaire, son... Tel que vous le voyez, c'est un duc et pair d'Angleterre.

M. LEBLANC, *en ôtant son chapeau.*

Oh, oh !

ANGÉLIQUE.

Ah ! Mercour ! à quelle démarche m'avez-vous contrainte ? que je me repens d'avoir consenti à vous suivre.

MERCOUR.

Il le falloit. Vous connoissez la foiblesse de votre père, l'entêtement de votre tante. M. de Florvel est peut-être arrivé. Vous alliez être sacrifiée.

ANGÉLIQUE.

Où me conduirez-vous ?

MERCOUR.

Chez ma mère, elle vous tend les bras. Nous appaiserons votre père ; je me reconcilierai avec votre famille ; et toute ma vie sera consacrée à vous rendre heureuse.

Mad. LEBLANC.

Si milord vouloit seulement se rafraîchir, nous avons ici d'excellent Bourgogne.

DUPRÉ, *buvant.*

Excellent en vérité !.... Mais, milord et miladi feront conversation aussi bien dans la chaise de poste que dans l'auberge. Moi, j'ai soupé; ainsi partons.

MERCOUR.

Attendez, il faut payer.

M. LEBLANC.

Tout est payé, milord.

MERCOUR.

Comment payé?

DUPRÉ

Eh, certainement! le courier.... Je gage! oh, il a très-bonne mémoire; il oublie jamais rien. *(A Mercour)* Souvenez-vous, milord, que vous l'avez chargé de payer partout d'avance, afin d'aller plus vite. *(A M. Leblanc)* Il est attaqué du spleen; et son mal est si violent, qu'il lui ôte la mémoire.

MERCOUR.

Mais encore il faudroit...

DUPRÉ.

Partir, milord, partir.

MERCOUR.

Mais, les chevaux qui nous ont amenés ici ?....

M. LEBLANC.

Point d'inquiétude, milord; votre courier nous les a recommandés; et ils seront parfaitement traités jusqu'à ce que vous les envoyiez chercher.

DUPRÉ.

Ménagez bien nos chevaux; ayez bien soin. Ne faites point courir la poste, entendez-vous.

MERCOUR, *en donnant de l'argent.*

Du moins, acceptez cela pour boire à ma santé.

M. LEBLANC.

Je n'y manquerai pas. Allons, allons, partons. Je vous garantis que mes chevaux vont bien gagner votre argent. *(Tous sortent, excepté madame Leblanc.)*

DUPRÉ.

...ous, dépêchons-nous de gagner le pays.

SCÈNE

SCENE V.

MAD. LEBLANC, *seule.*

arlez-moi des Anglais pour bien payer les guides! ce que t que l'éducation : ce milord parle aussi aisément la langue ıçaise que s'il étoit né à Paris. Voilà monsieur Leblanc ti. Allons, travaillons et chantons en l'attendant, cela nous ı passer le tems plus agréablement.

(Elle plie des serviettes et chante.)

Pour rendre son hôtellerie
Plus agréable aux voyageurs,
Un jour Guillaume se marie,
Et l'on va chez lui plus qu'ailleurs.
Sa femme est jeune, belle et blonde,
Il lui fait ainsi sa leçon,
Sois polie avec tout le monde,
Pour achalander la maison.

Or, il trouve un soir près sa femme
Certain voyageur sans façon.
Guillaume à cet aspect s'enflamme,
Il peste, il jure, on lui répond :
Et quoi, le cher époux me gronde,
Pour suivre trop bien sa leçon!
Je suis polie avec le monde,
Pour achalander la maison.

SCENE VI.

AD. LEBLANC, MILADI SPLIN, MILORD SPLIN.

(*Milord frappe dehors.*)

Mad. LEBLANC.

On frappe. Ah! ma foi, je n'ai plus ni chevaux, ni conducteurs. *(Elle va ouvrir.)*

MILORD.

Madame le maître, jé demandé pour toute suite nos cheval et le soupé.

MILADI.

Mone dion! quels chemins mauvais je avé trouvé sur lé route! je senté mon cœur défaillance.

Mad. LEBLANC.

Vos chevaux! Mais je n'ai pas de chevaux à vous, monsieur!

MILORD.

Pas de chevaux! et le Champagne, il n'est pas dans la maison!

Mad. LEBLANC.

Qu'est ce que c'est que Champagne?

MILORD.

C'est le domestique que jé avois pris à Paris pour courir la poste, et servir pour moi dé interprète dans les aubergistes.

Mad. LEBLANC.

Je n'ai vu qu'un courier qui a demandé des chevaux et un souper.

MILORD.

Ç'a été le mien, certainement.

Mad. LEBLANC.

Mais il est parti.

MILORD.

Parti! ça étoit bien malhonnête; il savoit bien que jé avois beaucoup difficile pour parler le franck, et il laissé moi dans l'embarras.

MILADI.

Milord, temandez au moins les chevaux et le soupé. Je avois besoin du domestiq'Champègne beaucoup.

Mad. LEBLANC.

Les chevaux et le soupé? Mais on est venu les prendre.

MILORD.

Qui ça donc qui est venu?

Mad. LEBLANC.

Ceux qui les avoient demandés.

MILADI.

Mais c'est le Champègne qui les a demandés.

Mad. LEBLANC.

Point du tout. Son maître est un Anglais, il est vrai; mais ce n'est pas vous.

MILORD.

Goddem zismen! scélérat de Champégne! il sera enterré dans un cabaret.

MILADI.

Est-ce qu'il y avoit pas d'autrès chivaux dans cet endroit?

Mad. LEBLANC.

Croyez-vous donc qu'on manque de chevaux dans une poste, madame? Il n'y en a pas pour le moment, il est vrai; mais ils vont bientôt rentrer.

MILADI.

Ah! mon diou; mon cher milord, est-ce qu'il nous faudroit rester nous dans cette détestable auberge?

Mad. LEBLANC.

Comment, madame, détestable auberge! (*A part.*) Mais ces gens-là me sont suspects à moi. (*Haut.*) Allez, allez, madame, il vient tous les jours ici des gens qui vous valent bien, je crois. Et quant à ces prétendus chevaux, la preuve que les anglais à qui je les ai donnés, étoient véritablement ceux qui les avoient demandés, c'est qu'ils parloient français au moins et qu'on les entendoit.

MILADI.

La bonne preuve. (*A part à milord.*) Pour moi, mon cher milord, je tremble beaucoup fort. Ce M. Florvel que vous avoir tué, il fera poursuivre nous.

MILORD.

Jé avoir tué; c'est le véritable; mais jé avoir tué en galant homme.

Mad. LEBLANC, *à part.*

Voyez-vous comme ils se consultent ensemble.

MILORD.

Au surplus, miladi, point perdre courage, jamais.

MILADI.

Vous êtes dans la raison. Je suis extrêmement et beaucoup inquiète : cependant il faut que jé affecte le visage bien gaîment, n'est-ce pas ?

MILORD.

Oui, fort gaîment.

MILADI, *à l'hôtesse.*

Ma chère, en attendant lé chevaux, faite apporter pour nous un soupé ; jé avoir une faim tiabolique.

Mad. LEBLANC.

Je vous assure, madame, que je n'ai plus rien ; le milord qui sort d'ici a pris tout ce qui me restoit.

MILADI.

Le milord ! le milord ! voilà un milord bien gourmandise.

MILORD.

Je suis furieux, terriblement, mordiable ! je suis de la colère beaucoup.

MILADI.

Finissons, milord, jé avoir besoin de repos ; lé fureur à vous mé avoir donné mon tiraillement de nerfs. Pouvez-vous toute suite, donner une chambre à moi, madame ?

Mad. LEBLANC.

Oh ! deux, si vous voulez, madame. Tenez, celle-ci vous convient-elle ?

MILORD.

Fort volontiers : nous rester dans lé chambre, pour que les chevaux reposent et prennent nourriture ; car vous ne la leur refuserez pas, j'espère.

Mad. LEBLANC.

Soyez sans inquiétude, monsieur, ils seront traités ici comme des princes.

MILADI.

Fort très-bien : vous traitez les chevaux comme des princes ; et nous, mon cher milord, nous serons traités comme des chevaux.

(Milord et miladi entrent dans une chambre.)

SCENE VII.

Mad. LEBLANC, *seule.*

Je ne sais qui sont ces gens-là, mais ce ne sont pas des anglais ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas bien parler français ; mais ils n'ont pas l'esprit d'attraper l'accent. Il faut d'abord, ou que ceux-ci, ou que ceux de tantôt soient des menteurs. Or, ceux de tantôt étoient trop polis, trop honnêtes, ils m'ont trop bien payé... (*On frappe.*) Encore !... on diroit qu'ils se sont donné le mot pour arriver quand ils ne peuvent plus partir.

SCENE VIII.

Mad. LEBLANC, DUFLOS, FLORVEL, JACQUINET.

JACQUINET, *conduisant M. Duflos.*

Entrez, entrez, monsieur ; asseyez-vous. Je ne doute pas que nous n'ayons ici des renseignemens très-satisfaisans. (*A madame Leblanc.*) Madame, auriez-vous vu passer par ici une jeune personne... avec ?...

DUFLOS.

Oui, madame, c'est ma fille qu'on m'a enlevée ; c'est son ravisseur que je poursuis. Je veux le faire pendre.

FLORVEL.

Il est pourtant fort désagréable pour moi, qui me suis tué à moitié pour voir plutôt mademoiselle votre fille, d'être obligé de m'achever pour courir après elle.

DUFLOS.

Patience, M. de Florvel, elle est encore digne de vous : j'en réponds.

Mad. LEBLANC.

Une jeune personne enlevée ! Elle ici, monsieur.

DUFLOS.

Elle est ici!

Mad. LEBLANC.

Ce n'est pas sans raison que ces prétendus anglais m'étoient suspects. Ce sont eux, j'en suis sûre.

DUFLOS.

Cours au-devant de ma sœur, Jacquinet, et dis-lui qu'elle se hâte d'arriver, que sa nièce est retrouvée.

JACQUINET.

Oui, monsieur. Ah! nous la tenons enfin; et ce n'est qu'une histoire de plus à conter à vos amis. *(Il sort.)*

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ JACQUINET.

Mad. LEBLANC.

Je me doutois bien, à l'envie qu'ils avoient de partir, qu'il y avoit là-dessous quelque mystère. Ma foi, il est bien heureux pour vous qu'ils n'aient point trouvé de chevaux ici: ils vous échappoient.

DUFLOS.

Où est-elle? où est-elle? Son ravisseur n'est pas Ducastel: il est incapable d'un pareil trait. Je parierois qu'il n'a plus sa jambe de bois.

Mad. LEBLANC.

Eh! mon dieu, non, monsieur, il ne l'a plus.

DUFLOS.

Là, nous allons peut-être le trouver en jeune homme.

Mad. LEBLANC.

Justement.

DUFLOS.

Voyez-vous! Allons, allons, conduisez-nous vers eux.

Mad. LEBLANC, *montrant la chambre.*

Ils sont là.

DUFLOS.

Tous les trois?

Mad. LEBLANC.

Non, tous les deux.

DUFLOS.

Et l'infame Dupré?

Mad. LEBLANC.

Ils n'avoient avec eux, je crois, qu'un postillon que ma servante a dû faire coucher en haut.

DUFLOS.

Eh quoi! ma fille seule avec son ravisseur!

Mad. LEBLANC.

Sans doute.

DUFLOS.

Comment avez-vous pu souffrir une telle violence chez vous, madame?

Mad. LEBLANC.

Il n'y a ici aucune violence, monsieur; et je vous réponds qu'ils sont tous deux de la meilleure intelligence.

FLORVEL.

Elle est encore digne de moi, disiez-vous tout-à-l'heure. Je joue ici un fort joli rôle, moi!

DUFLOS.

De la meilleure intelligence! je la tuerai. Oh! l'indigne! laissez-moi, laissez-moi.

Mad. LEBLANC.

Modérez-vous, modérez-vous, monsieur. N'allez pas deshonorer ma maison.

FLORVEL.

Doucement, doucement, M. Duflos! imitez ma modération. Il ne faut condamner personne sans l'entendre. Il faudroit que madame parlât à mademoiselle votre fille avec douceur et tachât de découvrir la vérité. Quant au ravisseur, c'est une horreur et je suis courroucé, car j'aime les mœurs, moi: allez, chez le magistrat du lieu: rendez plainte; faites le mettre en lieu de sûreté. Aucune mère ne peut être tranquille sur sa fille, tant qu'une pareille espèce est en liberté.

Mad. LEBLANC.

Oui, monsieur, laissez-moi faire; je vais parler à mademoiselle votre fille; et j'aime à me flatter qu'il ne s'est en-

core rien passé de désagréable ni pour vous, ni pour elle. Fanchette, conduisez monsieur chez le juge de paix du canton.

FLORVEL.

Venez, venez, M. Duflos, je vais vous accompagner.

DUFLOS.

Si jamais on me reprend à raconter quelque histoire!...

(*Duflos et Florvel sortent*)

SCENE X.

Mad. LEBLANC, *seule.*

Ce pauvre cher homme! il n'a pas assez de son infirmité; il faut que sa fille lui donne encore de nouveaux tourmens! j'ai bien peur de ne pas réussir. Elle a paru trop éprise de ce prétendu anglais. Essayons. Cependant..... (*Elle va à la porte de la chambre.*) Madame, madame!

SCENE XI.

MILADI SPLIN, Mad. LEBLANC.

MILADI.

QUE voulez-vous?

Mad. LEBLANC.

Pourrois-je vous dire un mot en particulier?

MILADI.

Particulier! que voulez entendre, particulier?

Mad. LEBLANC.

Je veux dire seule.

MILADI.

Seule! mon mari, il est endormi et vous pouvez parler à moi.

Mad.

Mad. LEBLANC.

Votre mari ! (*A part.*) Je ne sais comment m'y prendre.

MILADI, *à part.*

Avé ton appris quelque chose pour cet malheureux duel ? au moindre mot, je tremble partout.

Mad. LEBLANC.

Je voudrois... madame... vous persuader de l'intérêt que je prends à vous et à votre respectable famille... Pour mériter toute votre confiance... quoique je n'en aie plus besoin... car enfin, je sais tout.

MILADI.

Vous savez tout ! et moi, jé ignoré absolument, ma chère mistriss.

Mad. LEBLANC.

Vous vous troublez, malgré vous. Allons, allons, ne feignez plus avec moi. Les gens qui vous poursuivent sont arrivés.

MILADI.

Arrivés ! ah ! mon dieu, je suis saisie extrêmement fort.

Mad. LEBLANC.

Je n'ai pu me dispenser de leur découvrir la vérité ; et ils sont allés chez le magistrat du lieu pour rendre plainte.

MILADI.

Chez le magistrat pour plainte ! ah ! si vous connoissez le pitié !

Mad. LEBLANC.

Eh ! mademoiselle, mettez-vous à votre aise, et parlez-moi bon français, puisque je sais tout.

MILADI.

Bone franchais ! je vous jure que moi inquépéble pour parler autrement ; mais je supplie vous, sauvez mon mari ?

Mad. LEBLANC.

Ne rougissez-vous pas de l'appeler votre mari ?

MILADI.

Rougir ! moi ? Ô je suis trop beaucoup passionnément attachée fort à lui ; mais jé craigné tout.

Mad. LEBLANC.

Vraiment, vous avez raison: je ne voudrois pas qu'il m rivât ce qu'il peut lui arriver de moins.

MILADI.

Il esté innocente, je vous jure. Voici mon histoire fort ritablement. Nous étions logés dans l'hôtel de London.

Mad. LEBLANC.

A l'hôtel de London!

MILADI.

Oui, ma chère, dans Paris. Un soir, arrivant dans r maison, jé trouvé dans lé chambre de moi le monsieu Florvel, une fat que je ne connois que pour quelque seulement. Je suis surprise, je jetté un cri; mon mari venu toute suite: ils se battent, il tué lé monsieu. Avoit-i faire autrement, jé demande?

Mad. LEBLANC.

Quel conte en l'air me faites-vous-là, mademoiselle? que monsieur votre père s'abuse sur votre compte!

MILADI.

Monsieur mon père!

Mad. LEBLANC.

Oui, mademoiselle: il est ici. Il ne pouvoit se persu que vous fussiez d'accord avec votre ravisseur. De gr rendez-vous à mes prières. Vous êtes bien jeune encore je ne désespère point de votre conversion. Renoncez malheureux, qui paroît avoir pris sur vous un si grand as dant, et laissez-moi la satisfaction de vous réconcilier l'honnête homme de père que le ciel vous a donné.

MILADI.

Je né avois jamais su parler le français; mais je crois dans ce moment, je ne le entends pas; car moi, pas po comprendre un mot à tout ce que vous dites.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORVEL.

FLORVEL.

C'est un terrible homme que ce M. Duflos. Il s'amuse conter son histoire au juge, avec des détails qui ne fini plus. Ma foi, je ne peux pas y tenir.

Mad. LEBLANC, *à Florvel.*

Tenez, la voilà ; je viens de lui faire un sermon qui vous auroit arraché des larmes ; mais j'ai perdu ma peine : elle a bien de la perversité pour son âge !

FLORVEL.

Ma parole d'honneur, elle a une charmante tournure pour une femme de province !

Mad. LEBLANC.

Tenez, mademoiselle, voici votre prétendu.

MILADI.

Mon prétendu, à moi !

FLORVEL.

Pardon, mademoiselle, si je me présente... Eh mais... ! me trompé-je... Non ; la rencontre est unique... C'est miladi Splin !

MILADI.

Je ne me trompe pas, c'est lui... C'est l'homme que mon mari *il* avoit tué : apparemment il n'est pas mort.

FLORVEL.

Expliquez-moi, belle dame, par quel bien heureux hasard vous passez ici pour la fille de M. Duflos. Quant à moi, je suis enchanté de vous rencontrer. Sur mon ame, on n'est pas plus jolie femme que vous... convenez pourtant que l'autre jour votre mari est arrivé bien mal à propos.

Mad. LEBLANC.

Eh mais ! qu'est-ce que cela signifie ? Il la courtise au lieu de la gronder.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MILORD SPLIN.

MILORD.

Eh bien, madame, nos chevaux sont-ils en état pour partir ? Qu'est-ce que je apperçois ? Il est ressuscité ! Je avois pourtant...

FLORVEL.

Encore le mari ! ces animaux-là se rencontrent par-tout.

MILORD.

Retirez-vous, monsieur, retirez-vous. Je suis un peu bru de mon nature, vous savez. Si j'ai manqué vous à Paris, je manquerai pas peut-être.

Mad. LEBLANC.

Eh mais! je n'y conçois rien : c'est le ravisseur qui sem menacer l'autre!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BERTRAND, JACQUINET, DUFLOS.

DUFLOS, *parlant dans la coulisse.*

Venez, venez, ma sœur, suivez Jacquinet ; il vous co duira jusqu'à ma fille... Madame l'hôtesse, êtes-vous là ? dame l'hôtesse?

Mad. LEBLANC.

Oui, monsieur, me voilà.

DUFLOS.

Où est ma malheureuse fille ?

Mad. LEBLANC.

Elle est là devant vous, monsieur.

DUFLOS.

Cruelle enfant!

MILADI.

Sans doute, ce monsieur il été folle.

DUFLOS.

Comment as-tu pu te décider à quitter ton père, p suivre un malheureux !... Où est le ravisseur ?

Mad. LEBLANC.

Là, monsieur.

DUFLOS.

Scélérat! on t'apprendra à enlever les honnêtes filles, voyager tête à tête avec elles!

Mad. BERTRAND.

Extravaguez-vous, mon frère ? J'ai beau chercher *nièce, je ne la* vois pas.

DUFLOS.

Comment, Jacquinet, ce n'est pas là ma fille !

JACQUINET.

Eh non, monsieur, ce n'est pas là mademoiselle.

MILORD.

Tout le monde il est folle dans cet auberge.

MILADI.

Excepté nous, milord.

FLORVEL.

Point du tout, milord ; votre femme est assez jeune et assez jolie pour qu'on la prenne pour une demoiselle. Madame l'a prise pour la fille de monsieur ; on vous a pris pour le ravisseur. La vérité, c'est que ni le ravisseur, ni la fille ne sont ici.

DUFLOS.

Mais ils ont pourtant pris ce chemin : l'hôtesse a dû les voir.

Mad. LEBLANC.

Je n'ai vu qu'un milord qui voyage avec sa femme.

DUFLOS.

C'est avec ma fille qu'il voyage.

MILORD.

Comprenez-vous ? Vous verrez que ce monsieur qui a emporté la fille, il a emporté le cheval, il a emporté le souper.

MILADI.

Ce cher monsieur, il aime considérablement les provisions.

Mad. BERTRAND.

Si vous ne vous étiez pas amusé ici, mon frère, vous les auriez peut-être rejoints à présent.

DUFLOS.

Allons, voilà ma sœur avec ses reproches ! songez qu'ils marchent pendant que vous parlez. Au lieu de me quereller, courons vîte à leur poursuite.

FLORVEL.

Sans doute ; partons. (*A part, en s'en allant.*) Au fond,

si M. Duflos peut retrouver sa fille, c'est une excellente affaire; et je ne dois rien négliger. (*A Miladi.*) Désespéré de ne pouvoir rester, miladi; sans rancune, milord.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

MILORD, MILADI, Mad. LEBLANC.

MILORD.

Vous voyez bienne que je avois pas tort, quand je diré que vous avez donné nos chivaux.

Mad. LEBLANC.

Eh, que voulez-vous, milord ? Votre courier nous dit que vous devez prendre la poste ici, et nous laisser vos chevaux; ce monsieur arrive; il nous laisse des chevaux.

MILORD.

Quoi, son chevaux! Il est encore ici ?

MILADI.

Et faut les prendre, milord, sans aucun scrupule.

Mad. LEBLANC.

Oui, monsieur.

MILORD.

Sans doute, il avoit bien pris les nôtres. Miladi, nous partir toute suite.

MILADI.

Milord, nous partir tout de suite; vous avez raison, partir tout de suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est à l'auberge de la poste suivante.

SCÈNE PREMIERE.

SUZANNE *seule, endormie, se réveillant.*

N'A-T-ON pas frappé ?... Non, s'il est agréable parfois pour une servante d'auberge, jeune et jolie, de voir arriver les voyageurs, il faut convenir qu'il est bien dur d'être obligée de passer la nuit à les attendre. C'est un anglais qui voyage avec sa femme, m'a dit son ivrogne de courier. Tant mieux! quoique je sois sortie d'assez bonne heure de mon pays, pour en avoir perdu l'accent, j'aime toujours l'Angleterre : et c'est un plaisir pour moi que de trouver des anglais avec qui je puisse parler ma langue maternelle... Je m'étois endormie là ; et je me sens toute je ne sais comment... (*On entend frapper à la porte.*) Pour le coup, je ne me trompe pas ; on frappe, et voilà nos voyageurs.

(*Elle va ouvrir la porte.*)

SCENE II.

SUZANNE, M. LEBLANC, DUPRÉ.

DUPRÉ *en dehors, toujours baragouinant l'anglais.*

EH non! milord, restez dans la chaise de poste : votre courier est un garçon exact ; il aura fait sans doute préparer des chevaux.

M. LEBLANC.

Parbleu, il n'aura fait que son devoir! Bon soir, Suzanne!... Les chevaux de milord sont-ils prêts ?

SUZANNE.

S'ils sont prêts ! Son courier a eu le tems de vider ses deux bouteilles ici, en l'attendant : il s'est impatienté, il est parti.

DUPRÉ, *à part.*

Bon, nous allons encore escamoter ses chevaux !

M. LEBLANC.

Deux bouteilles ! Il n'en a vidé qu'une chez moi. S'il va toujours ainsi en augmentant de poste en poste, il ne pourra plus se soutenir en arrivant à Calais.

DUPRÉ, *à part.*

S'il nous fait préparer ainsi des chevaux à chaque poste, nous ne serons pas long-tems en voyage.

SUZANNE, *à Dupré.*

Good Morow sir, j am very glad to see you, you are an Englishman ?

DUPRÉ.

Plaît-il ?

SUZANNE.

J am very glad to see an Englishman.

DUPRÉ.

Qu'est-ce que vous dites ?

SUZANNE.

Do you understant English ?

DUPRÉ.

Le diable m'emporte...

M. LEBLANC, *à Dupré.*

C'est une anglaise ; j'avois oublié de vous le dire.

DUPRÉ.

Ah ! je commence à comprendre, et elle me parle anglais, peut-être. (*A part.*) Je suis pris.

M. LEBLANC.

Sans doute ; et vous devez l'entendre, puisque vous êtes anglais.

DUPRÉ.

Oui, vous avez raison : je suis anglais. (*A part.*) Comment me tirer de là? (*Haut.*) Nos chevaux sont prêts, et je vais partir.

M. LEBLANC.

Mais...

DUPRÉ.

(*A part.*) Diable. (*Haut.*) Milord il s'impatienté. J'y suis, j'y suis tout à l'heure. L'entendez-vous qui m'appelle ?

SUZANNE.

Mais comment se fait-il que vous n'entendiez pas ?

DUPRÉ.

Rien de plus simple : j'étois si petit quand j'ai quitté l'Angleterre, que j'ai gardé l'accent, mais oublié la langue. Joignez à cela que, depuis que je suis en France, je n'ai jamais pu parvenir à apprendre le français ! aussi j'éprouve des difficultés fort grandes pour m'exprimer. Voilà pourquoi je suis si pressé d'arriver en mon pays. Désespéré de ne pouvoir converser avec vous plus long-tems. Au revoir, ma chère compatriote.

(*Il se sauve.*)

SCENE III.

M. LEBLANC, SUZANNE.

SUZANNE.

Voilà qui est particulier, par exemple ; il m'est arrivé tout le contraire ; j'ai perdu l'accent, mais je me souviens de la langue. Je ne sais, mais je doute que ce soient là des anglais.

M. LEBLANC.

Ce ne sont pas des anglais ! Tu t'y connois, à ce qu'il me paroît ! Le courier t'a joliment payé, n'est-ce pas ? eh bien, le maître va presque en donner autant pour boire au postillon. Imbécille ! s'ils n'étoient pas anglais, paieroient-ils les guides aussi généreusement ? va, va, ou je me trompe fort, ou le

maître de cet homme-là joue un rôle dans le parlement d'Angleterre... mais je m'amuse ici, et ma femme m'attend. Bon soir, Suzanne.

SUZANNE.

Bon soir, voisin : bien des choses à votre femme.

M. LEBLANC.

Je n'y manquerai pas.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

SUZANNE, *seule.*

Elle est bien heureuse, sa femme! une bonne maison, un bon mari... Ah! ça m'arrivera peut-être aussi quelque jour; mais il ne viendra plus personne, je crois; je vais me coucher. (*On entend frapper à la porte.*) Allons, il est écrit que je ne dormirai pas de la nuit. (*Elle va ouvrir.*) Comment! trois chaises à la fois!

SCENE V.

SUZANNE, MILORD ET MILADI SPLIN, DUFLOS, Mad. BERTRAND, JACQUINET, FLORVEL.

MILADI, *arrivant.*

Madame la fille, le domestique-courier a dû retenir des chevaux pour nous, et faire le paiement.

Mad. BERTRAND, *arrivant.*

Mademoiselle, avez-vous vu passer par ici une jeune personne?

DUFLOS, *arrivant.*

Vîte, vîte, la fille, des chevaux.

FLORVEL, *arrivant.*

En vérité, je n'y tiens plus, et je suis dans un état à faire peur : je parie...

JACQUINET, *arrivant.*

Moi, je tombe de sommeil.

SUZANNE.

Doucement, doucement, s'il vous plaît; parlez tour-à-tour, si vous voulez que je vous entende. (*A Miladi.*) Qu'est-ce que vous dites, madame, qu'on a dû vous retenir des chevaux et les payer? Je n'ai vu qu'un courier qui m'a payé des chevaux; mais on est venu les prendre.

MILADI.

Là, il étoit le même tour lé poste dernier.

MILORD.

Ça été une manière fort commode pour voyager.

MILADI.

Heureusement, mon cher milord, que nous ne sommes plus dans le pressement de arriver bien vîte, puisque ce monsieur il est pas tué,

SUZANNE, *à Duflos.*

Vous, monsieur, vous voulez des chevaux!

Mad. BERTRAND.

Oui, sans doute, et tout de suite.

SUZANNE.

Un moment, madame, un moment.

DUFLOS.

Oh! nous n'avons pas le tems d'attendre!

SUZANNE.

Aussi, monsieur, vous n'attendrez pas. Eh! Jacques, vîte, vîte quatre chevaux et deux postillons.

MILADI.

Milord, mon cher, donné à moi la chèse, que je repose.

SUZANNE, *à Duflos.*

Monsieur ne seroit-il pas un ancien militaire?

DUFLOS.

Et je le serois encore, si je ne m'étois trouvé trop près d'une batterie de canon, à la bataille de Fontenoy.

SUZANNE.

Vous y étiez donc, monsieur ? j'entends dire à tout le monde que ce sont les français qui ont gagné la bataille, et je n'ai jamais pu savoir au juste...

DUFLOS.

Oh bien, puisque les chevaux ne sont pas prêts, je peux vous donner là-dessus des détails authentiques ; approchez seulement un siège, et écoutez. (*Il s'assied.*)

SUZANNE, *approchant un siège.*

De tout mon cœur.

Mad. LEBLANC.

Eh bien, ne voilà-t-il pas mon frère, avec sa manie !

FLORVEL.

Mais, si vous contez une histoire à chaque poste, nous ne ratraperons jamais votre fille.

DUFLOS.

C'est en attendant les chevaux.

Mad. BERTRAND.

Je m'en vais partir avec M. de Florvel, je vous en préviens, M. Duflos.

FLORVEL.

C'est bien dit : partons.

Mad. BERTRAND, *appercevant les papiers qui sont sur la table.*

Quels sont donc ces papiers ?

SUZANNE.

C'est la gazette de Londres.

Mad. BERTRAND.

Une gazette ! j'aurai bien le tems de la lire, pendant que M. Duflos contera son histoire.

MILADI.

De London ! ô vous ne lirez pas toute seule, madame ;

c'est pour moi une satisfaction fort grand que les papiers-nouvelles.

FLORVEL.

C'est donc ainsi que nous partons, madame?

Mad. BERTRAND.

C'est l'affaire d'un instant. (*Elle s'assied et lit.*)

FLORVEL.

Dans quelle famille me suis-je fourré! la fille s'enfuit, le père conte une histoire, et la tante lit les nouvelles.

DUFLOS.

C'étoit une fière journée que celle où les soldats français se couvrirent d'une gloire immortelle, et qui fut, au contraire, marquée par la honte de l'armée du duc de Cumberland...

Milord SPLIN.

Prenez donc garde à ce que vous dites, monsieur. Faites tant que vous voudrez l'éloge des armées françaises, mais...

MILADI.

Certainement; mais, mon cher milord, point dé emportement, jé démandé à vous.

FLORVEL.

A l'autre à présent!

DUFLOS.

Eh, monsieur, avant de songer à disputer, apprenez à parler français!

MILORD.

Vous, monsieur, apprenez à vous taire.

SUZANNE.

Eh! messieurs, parlez sans emportement, s'il vous plaît!

Mad. BERTRAND.

Quel bruit! une chambre, s'il vous plaît, la fille.

SUZANNE, *en lui montrant la porte.*

En voici une, madame.

(*Madame Bertrand sort.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, HORS Mad. BERTRAND.

MILORD.

Je suis dans un courroux!

MILADI.

Milord, pensez, ce monsieur il été vieille et infirme, laissez dire lui, et venez.

MILORD.

Fort bien; vous avez raison et je pardonne.

MILADI.

Madame la fille, une chambre et le souper tout suite.

SUZANNE.

Vous allez être servie, madame.

MILADI.

Donnez lé main à moi, milord. O mon Dieu! que de traversement dans ce route!

MILORD.

Je vous suivrai, miladi; mais je suis encore bien plus que mécontent, et vous devez soutenir beaucoup mieux le honneur de la nation anglaise.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HORS MILORD ET MILADI.

DUFLOS.

Ah ça, vous m'écoutez... Le maréchal de Saxe...

FLORVEL.

M. Duflos, si vous persistez à raconter votre histoire, je vais me coucher, je vous en avertis.

DUFLOS.

Eh, monsieur! allez vous coucher, et ne me rompez pas la tête.

FLORVEL.

Oui! Eh bien! épouse votre fille qui voudra, je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

JACQUINET.

Je ne vois pas ce qui pourroit m'empêcher d'aller me coucher comme les autres. Bon soir, la compagnie. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

SUZANNE, DUFLOS.

DUFLOS.

Or donc, le maréchal de Saxe... On frappe, je crois.

SUZANNE.

On y va : attendez un instant; je suis à vous dans la minute. (*Elle va ouvrir.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MERCOUR, DUPRÉ, ANGÉLIQUE.

SUZANNE.

Eh! c'est le valet du seigneur anglais qui sort d'ici, avec son maître, sans doute.

DUPRÉ.

Dieux! c'est M. Duflos!

ANGÉLIQUE.

Mon père!

MERCOUR.

Nous sommes perdus.

SUZANNE.

Comment se fait-il ?..

DUPRÉ.

Chut ! parlez bas. Nous avons été attaqués par des voleurs... il nous a fallu revenir sur nos pas.

SUZANNE.

Vous n'êtes donc plus Anglais ?

MERCOUR.

Au nom du ciel, parlez bas ! (*En montrant Duflos.*) Tenez, prenez ma bourse, et que cet honnête vieillard ne se doute pas de notre arrivée.

DUPRÉ.

Non : ne vous cachez pas; il me vient une idée... (*à Angélique.*) Eloignez-vous un moment, je vous prie. (*Suzanne emmène Angélique.*)

MERCOUR.

Quel est ton dessein ?

DUPRÉ.

Vous êtes maintenant en jeune homme. Vous avez vos deux jambes, et vous êtes blessé au bras; secondez-moi, et tout ira bien.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, SUZANNE, *revenant.*

DUFLOS.

Eh bien, y êtes-vous, la fille ?

SUZANNE.

Oui, monsieur.

DUFLOS.

Bon; le maréchal de Saxe...

DUPRÉ, *s'écriant.*

Dieux ! c'est monsieur Duflos !

DUFLOS.

N'est-ce pas Dupré que j'entends ?

DUPRÉ.

DUPRÉ.

Oui, monsieur, c'est moi-même, qui reviens avec mademoiselle votre fille.

DUFLOS, *se levant.*

Ma fille est ici! ma sœur, madame Bertrand, venez donc, ma fille est retrouvée.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BERTRAND.

Mad. BERTRAND.

Que dites-vous, M. Duflos? ma nièce est retrouvée! N'est-ce point encore une fausse nouvelle? Où est-elle? où est-elle?

DUPRÉ.

Chut, madame, parlez bas; elle est là qui repose.

Mad. BERTRAND.

Comment, c'est ce coquin de Dupré, je crois?

DUFLOS.

Oui, vraiment, c'est ce scélérat; il faut le faire pendre.

DUPRÉ.

Doucement, doucement donc, monsieur; ne pendons personne, s'il vous plaît.

DUFLOS.

Comment, malheureux! après avoir favorisé l'enlèvement de ma fille....

DUPRÉ.

Moi? ah! ah! monsieur, avez-vous pu me croire capable d'une pareille action? non, monsieur, vous ne le croyez pas.

Mad. BERTRAND.

Nous ne le croyons pas!

DUPRÉ.

Non, vous ne le croyez pas. Ah! que vous vous repentirez de ces odieux soupçons, quand vous saurez que c'est à moi, monsieur, que vous devez le retour de mademoiselle.

DUFLOS.

A toi !

DUPRÉ.

A moi, oui, monsieur, à moi. Je m'étois endormi tantôt, comme madame, pendant l'histoire que vous racontiez. Je me réveille ; on avoit enlevé mademoiselle ; je prends un cheval !.. j'arrive à cette poste, tout en nage. Demandez à cette fille, monsieur, avec quelle chaleur j'ai pris des renseignemens sur le cher objet que vous poursuiviez.

SUZANNE.

Oui, oui, monsieur. Oh ! c'est bien vrai, en vérité ; c'est un garçon précieux, dont vous ne sauriez trop payer le zèle.

DUPRÉ.

Vous l'entendez, monsieur, je ne lui fais pas dire. Enfin, à une demi-lieue d'ici, j'entends un coup de pistolet, j'accours. Je vois la chaise arrêtée. C'étoit monsieur Mercour que le ciel envoyoit au secours de mademoiselle. N'est-il pas vrai ?

MERCOUR.

Oui, monsieur, c'étoit moi-même. J'arrivois de Paris, où mes affaires m'avoient moins retenu que je ne comptois.

DUPRÉ.

A ma vue, les lâches prennent la fuite ; mais... mais il avoit fait mordre la poussière au ravisseur. Vous connoissez bien ce prétendu vieillard, avec sa fausse jambe de bois ?

DUFLOS.

Oui.

DUPRÉ.

Vous ne le verrez plus ; il est mort.

DUFLOS.

Je ne m'étois pas trompé. C'étoient des brigands de la troupe de cette forêt.

DUPRÉ.

Oh ! mon dieu oui. Ils conduisoient mademoiselle dans leur caverne.

Mad. BERTRAND.

Vous êtes blessé, Mercour.

MERCOUR.

Oh ! ce n'est rien, madame. Une légère blessure au bras... J'aurois donné ma vie de bon cœur, pour pouvoir vous rendre mademoiselle votre nièce.

DUFLOS.

Ah ! Mercour, quelle reconnoissance ne vous dois-je pas !... Et toi, mon cher Dupré... tiens, prends ma bourse.

DUPRÉ.

Fi donc, monsieur ! croyez-vous que ce soit l'intérêt qui me guide ? Je n'ai fait que mon devoir ; et si je prends, c'est uniquement pour ne pas vous désobliger.

SUZANNE.

Voici mademoiselle votre fille.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS ANGÉLIQUE.

DUFLOS.

Viens, viens, ma chère enfant, que je t'embrasse.

Mad. BERTRAND.

Ah ! ma chère nièce, que cet évènement nous a causé de peines !

ANGÉLIQUE.

Daignerez-vous me pardonner, mon père ?

DUPRÉ, *faisant des signes à Angélique.*

Vous pardonner, mademoiselle ! vos chers parens se croient trop heureux de vous embrasser.

DUFLOS.

Assurément.

Mad. BERTAND.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous cacherai pas que la répugnance invincible que je me sentois d'avance pour M. de Florvel....

DUFLOS.

Répugnance invincible.... Vous l'entendez, ma sœur; je n'aime guère votre M. de Florvel, au moins.

Mad. BERTRAND.

Ma foi, ni moi non plus.

DUFLOS.

Il dort, et nous allons partir.

Mad. BERTRAND.

Il faut respecter son sommeil.

DUFLOS.

C'est bien dit. Ma fille, Mercour vient de t'arracher des mains des brigands qui t'enlevoient; et je ne crois pouvoir mieux faire que de donner ma fille à son libérateur.

ANGÉLIQUE.

Mercour, mon libérateur! Eh! mais, c'est lui qui m'a ravie !....

DUPRÉ.

Des mains des brigands... avec une intrépidité...

MERCOUR.

J'accepte vos bienfaits, monsieur; mais en vérité, j'en suis honteux, et je ne le mérite pas.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, MILORD ET MILADI SPLIN, *sortant de leur chambre*, CHAMPAGNE, *tout-à-fait ivre.*

CHAMPAGNE.

Ecoutez dont, vous autres, pourriez-vous m'enseigner monsieur mon maitre, s'il vous plait.

MILORD.

Ah! te voilà, coquin!

MILADI.

D'où viens-tu, fripon?

MILORD.

Je té avois commandé de l'empressement.

CHAMPAGNE.

Doucement, allons, bride en main, je vous en prie! demandez sur toute la route si je ne vous ai pas fait préparer des chevaux magnifiques. Ce n'est pas ma faute à moi si vous n'arrivez pas assez vîte pour les prendre.

DUPRÉ.

Non, monsieur, je vous garantis que ce n'est pas sa faute.

CHAMPAGNE, *en montrant Suzanne.*

Demandez à cette aimable enfant si je n'ai pas été obligé de vider deux bouteilles ici, en vous attendant, et de partir, parce que vous ne veniez pas. Il m'en a fallu vider trois à la poste suivante; mais, comme j'aurois été forcé d'en vider quatre à la poste d'après, j'ai pris le parti de retourner sur mes pas, par esprit de modération.

MILORD.

Demandé-moi comment il a pu se comporter dans son cheval?

MILADI.

Il est pleine de vin.

CHAMPAGNE.

Oh! je suis revenu avec de bons enfans, une douzaine de postillons et de chevaux de renvoi, qui ont eu pour moi infiniment d'attentions.

DUPRÉ.

Une douzaine de chevaux! Il y en aura pour tout le monde. Milord va prendre la route d'Angleterre; nous, celle du château de M. Duflos; et M. de Florvel, celle de Paris, quand il sera réveillé.

DUFLOS.

C'est entendu. Allons, viens, mon cher Mercour. Tu seras mon gendre; et, dieu merci, j'aurai quelqu'un qui m'écoutera, et qui ne dormira pas quand je conterai.

LE CONTEUR,

VAUDEVILLE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! dans une seule journée,
Que d'imprévus évènemens !
D'abord, je me trouve entraînée,
Malgré moi, loin de mes parens ;
Et puis, contre toute espérance,
Mon père vous donne ma main :
Mercour, j'en fais l'expérience,
L'amour fait voir bien du chemin.

DUPRÉ, *à Mercour.*

Vous épousez mademoiselle,
Vos vœux sont donc enfin remplis!
Voulez-vous d'un valet fidèle
Ecouter encor les avis?
Toujours en amour votre usage,
Monsieur, fut de marcher grand train ;
Mais, après votre mariage,
N'allez pas rester en chemin.

Miladi SPLIN.

Dites à moi quel homme étrange
A fait naître ces quiproquo.
Du souper à nous il s'arrange,
Et nous prend encor nos chevaux.
Sans mentir, cet homme il possède
Le secret pour aller bon train.
Du bien des autres quand on s'aide,
On fait très-vite son chemin.

SUZANNE, *à Dupré.*

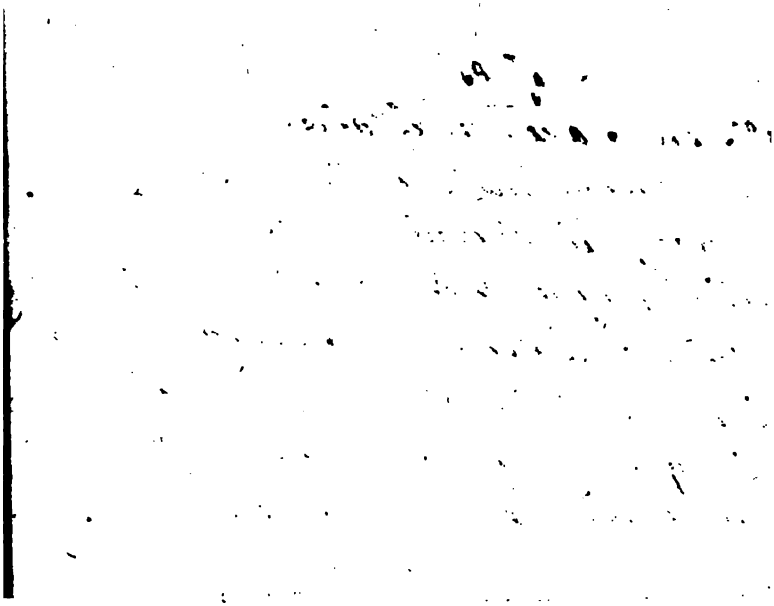
Vous n'étiez pas trop à votre aise,
Lorsque je vous interrogeois ;
Mon cher, pour tromper une anglaise,
Il faut au moins savoir l'anglais.

En vain, vous vouliez me répondre,
Vous y perdiez votre latin.
Si vous allez jamais à Londres,
Apprenez l'anglais en chemin.

MERCOUR, *au Public.*

J'entends un critique sévère
Sur cet ouvrage prendre feu :
Aux règles la pièce est contraire ;
Où donc est l'unité de lieu ?
Un argument de cette espèce
Ne me paroît pas bien malin ;
On court deux postes dans la pièce,
Ce n'est pas là trop de chemin.

FIN.

Duflos.
is en brave militaire
Bachus, mars et l'amour
nent j'ai fourni ma carrière
in chaque chose à son tour;
tel est le seul avantage
me reste sur mon declin
is quand à l'amoureux voyage
pourrais rester en chemin.

e l'Imprimerie de BRASSEUR, rue de la Harpe, N°. 477.